

# découverte de l'eau

BERTRAND DE JOUVENEL

Notre civilisation industrielle émerge de son enfance. Pendant cette enfance (deux siècles bientôt), elle s'est émerveillée de ses exploits, remarquables en effet, mais elle a négligé le patrimoine qu'elle exploitait, la Nature, qui semblait inépuisable.

Si nous avons appris progressivement à ménager ce qui nous coûtait, le travail humain, nous avons par contre gaspillé les ressources fournies par la Nature, qui ne coûtait que la peine de les prendre.

De là le problème nouveau pour nous de l'approvisionnement en eau.

En effet, tandis que nos activités ont déversé sur le marché des quantités croissantes d'objets de commerce, de « biens de consommation », elles ont déversé également dans les rivières, dans la mer, des quantités croissantes de déchets, de « nuisances ».

Cependant notre civilisation arrive à l'âge de raison.

Elle comprend que la maîtrise de la Nature, procurée par la science et la technologie, ne doit plus être mise à profit pour une exploitation brutale et imprévoyante mais appelle une gestion « en bon père de famille » afin de léguer à nos descendants sinon un paradis, du moins un jardin terrestre.

Voici un siècle et demi, le plus grand économiste d'alors, David Ricardo, opposait ces deux ressources naturelles que sont le sol et l'eau. Le sol, expliquait-il, a une valeur parce que disponible en quantité limitée mais non pas l'eau ni l'air.

Ainsi le problème quantitatif de l'eau ne se posait pas : il a été posé par la croissance prodigieuse de son emploi.

David Ricardo n'entrevoyait pas non plus le problème de la pollution.

Ce fut un poète, William Morris, qui s'en préoccupa le premier, dès 1889, dans son roman : « Nouvelles de nulle part » que Bernard Shaw

considérerait comme « la meilleure de toutes les utopies ». Le premier acte de son héros, s'éveillant dans le Futur, n'était-il pas en effet de se plonger dans les eaux claires de la Tamise, débarrassées des déchets industriels et urbains ?

Souci de poète ? non, plus seulement, vu la croissance des loisirs et les facilités de transport. L'attrait des rivières, l'attrait des plages, prend valeur sociale : témoin l'inquiétude causée par l'encrassement des plages après le naufrage du Torrey Canyon.

Aujourd'hui nous nous trouvons confrontés à des problèmes nouveaux. Gardons-nous d'en faire tomber toute la faute sur notre progrès technique. Car des situations critiques de pénurie ou de pollution existent depuis toujours dans des pays pauvres, hélas mal armés pour y parer : c'est là un autre sujet bien angoissant.

Mais sachons apprécier notre double privilège.

Car un environnement naturel exceptionnellement favorable (en Europe et plus encore aux Etats-Unis) a retardé pour nous ces problèmes de sorte qu'ils se posent quand nous nous trouvons assez riches pour y remédier si nous en prenons soin.

Peut-être faudrait-il d'abord commencer par modifier nos modes de pensée économique qui nous permettent d'évaluer l'abondance croissante des biens et services offerts sur le marché, à l'exclusion précisément des transformations que subit notre environnement par abondance de nuisances et raréfaction des biens et jouissances dont on use gratuitement.

Nos comptes et prévisions économiques n'étant fondés que sur les transactions financières, il s'ensuit que l'effort d'équipement pour nettoyer une rivière sera considéré et comptabilisé en tant qu'emploi de ressources mais que le flux purifié ne sera ni considéré ni comptabilisé en tant que création de « biens ».

*Ainsi en chiffres apparents, la Nation semblera agir au mieux, si par souci d'économie publique, elle laisse l'eau des villes devenir imbuvable et si elle oblige les citadins à acheter, à un prix mille fois plus élevé, de l'eau en bouteille !*

*Mes amis de la Comptabilité Nationale ont pris conscience de cet état de fait et se soucient de redresser une vue des choses qui, ne prenant en compte que les productions rentables, peut égarer nos choix.*

*Nous ne voudrions pas léguer à nos successeurs un équipement industriel, un réseau de transports, en plus mauvais état que nous ne les avons reçus. C'est pourtant ce que nous faisons à l'égard de ce prodigieux équipement naturel, la machinerie terrestre.*

*C'est une machinerie réglée de telle sorte que les substances altérées par l'usage que nous en faisons se régénèrent automatiquement suivant des circuits naturels. Tout le monde sait par exemple que les plantes vertes purifient l'air vicié par notre respiration et que les bactéries régénèrent l'eau souillée par des déchets organiques.*

*Mais ces circuits régénérateurs ont leurs limites. Leur capacité se trouve dépassée par le volume ou le caractère des altérations infligées par l'activité humaine. De sorte qu'il nous faut inventer des techniques qui puissent débarrasser l'air des produits de la combustion du pétrole et l'eau des déchets industriels, ou mieux encore, instaurer des techniques moins fertiles en déchets.*

*Or si les pays avancés vouent à la recherche scientifique et technique de véritables armées de talents intellectuels, c'est dans le but d'augmenter leur puissance, leur prestige et leur concurrence, et non pas pour préserver leur patrimoine naturel.*

*Notre ignorance en fait de défense patrimoniale s'est manifestée lors de l'accident du Torrey Canyon.*

*L'expert britannique, J. Wardley Smith, chargé de dresser le bilan de la lutte, a conclu que le recours aux détergents avait été erroné ; il a noté que non moins de trois cents suggestions avaient été reçues de sources diverses, la plupart savantes, mais qu'aucune n'offrait de perspectives*

*prometteuses et que faute de progrès dans les connaissances, on ne saurait mieux faire, en cas de répétition de l'accident, que de procéder à un ramassage par des moyens physiques, y compris le travail à la main sur les plages !*

*Voilà donc à quoi notre pouvoir est réduit par insuffisance de savoir en ce domaine.*

*Nous ne pouvons pas à l'heure actuelle combattre efficacement les fruits amers de nos imprudences parce que nous n'avons pas porté nos efforts dans cette direction.*

*Pourtant, nous pourrions espérer plus encore que la réparation de nos erreurs, et d'abord la prévention de certaines catastrophes naturelles.*

*Ainsi dans le cas du désastre diluvien qui a frappé les chefs-d'œuvre de Florence, il ne fallait, pour l'éviter, qu'un détournement de nuages. Notre technologie n'est pas loin d'une telle capacité qui pourrait être rapidement atteinte si l'on donnait à un tel objet une priorité qu'on lui dénie.*

*Ainsi nous devons rechercher les formes du savoir nous permettant non seulement de combattre les maux dont nous sommes auteurs mais là aussi les accidents naturels. Et nous devons porter nos espoirs encore plus loin.*

*C'était le rêve de Charles Fourier, énoncé voici cent soixante ans : n'est-il pas temps de lui donner corps ?*

*Ce qui mérite le plus d'être recherché, n'est-ce pas ce qui serait propre à améliorer le sort des immenses masses paysannes des pays sous-développés ? Pour elles pénurie et précarité sont liées en premier lieu aux insuffisances et irrégularités des eaux. Quel plus grand bienfait pourrait être apporté à l'Inde que l'amélioration du régime des pluies ? La science est-elle à cet égard nécessairement impuissante, alors qu'elle a prouvé sa puissance dans des directions fâcheuses au genre humain ?*

*Mais qu'importe la plausibilité actuelle d'entreprises gigantesques, l'important est de donner à nos efforts une bonne orientation, inspirée par un double sentiment de responsabilité ; envers les populations défavorisées, et envers nos successeurs.*

*Quelle ambition plus humaine que de cultiver notre jardin, la Terre ?*